

---

**LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES**

**«Une brillante petite opération»**

**La bataille de Crysler's Farm (1813)**

**par Donald E. Graves**

Musée canadien de la guerre

La série des batailles canadiennes - N° 13

---

© 1995  
MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

Balmuir Books  
128, avenue Manning  
Toronto (Ontario)  
M6J 2K5

ISBN 0-919511-51-1

---

## **LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES**

Tout au long de l'histoire du Canada, il y a eu des moments de lutte cruelle à grande et à petite échelle qui ont influencé le développement du pays et modifié ou reflété le caractère de ses habitants. Dans le cadre de cette série, le Musée canadien de la guerre présente ces combats et ces escarmouches sous forme de brefs récits rédigés par des historiens chevronnés et accompagnés de documents visuels. Il s'agit d'études de moments de crise au cours desquels des Canadiens et des Canadiennes ont été appelés à donner une bonne partie, sinon la totalité de ce qu'ils avaient pour défendre ce qui leur tenait à coeur. Ces études leur sont dédiées en signe de gratitude.

**Victor Suthren**

**Musée canadien de la guerre**

---

# LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

## «Une brillante petite opération» La bataille de Crysler's Farm (1813)

par Donald E. Graves

Cette journée de novembre avait été grise, humide, et déclinait rapidement lorsque la bataille prit fin. Des coups de feu résonnaient encore ici et là dans les bois du côté est, mais n'inquiétaient pas la petite armée de Britanniques et de Canadiens, commandée par le lieutenant-colonel Joseph Morrison. Ses officiers et ses hommes étaient convaincus d'avoir remporté en quelques heures une victoire décisive sur des troupes qui, pourtant, leur étaient deux fois supérieures en nombre. Dispersés parmi les corps aux uniformes bleus, rouges et gris, gisaient des douzaines de chevaux, dont certains tentaient encore faiblement de se relever. Les bêtes reçurent le coup de grâce qui mit un terme à leurs souffrances lorsque les équipes de secours ramassèrent les blessés sur des civières improvisées, faites de couvertures tendues sur des piquets de clôture, pour les transporter dans les fermes et les granges des environs, où les médecins militaires avaient commencé leur éprouvante besogne.

La suite d'événements qui avaient mené à cette scène lugubre de novembre 1813, sur une ferme située en bordure du Saint-Laurent, remonte à 17 mois plus tôt, quand les États-Unis avaient déclaré la guerre à la Grande-Bretagne. Cette déclaration de guerre avait été l'aboutissement de presque quatre décennies de tension entre les deux pays, alimentée par les griefs au sujet des droits maritimes et de l'enrôlement forcé de marins américains sur les bâtiments de guerre britanniques, et par les incessants troubles frontaliers avec les Indiens du Nord-Ouest, que les Américains disaient fomentés par la Grande-Bretagne. Cette dernière, pour sa part, impliquée dans une guerre totale avec la France napoléonienne, avait essayé d'amadouer son ancienne colonie, mais en vain. Le 18 juin 1812, au cri de «Pour le commerce libre et les droits des marins!», le président James Madison lançait son pays en plein conflit armé.

Madison et son cabinet allaient vite découvrir qu'il est plus facile de déclarer la guerre que de la financer. La petite armée régulière des États-Unis n'était absolument pas préparée aux opérations de combat, et le rassemblement de nombreuses milices formées de volontaires enthousiastes mais non entraînés s'est avéré plus un handicap qu'un atout militaire. Comme la Royal Navy avait la maîtrise de l'océan, les seuls objectifs réalistes qui restaient à la jeune république étaient les colonies de l'Amérique du Nord britannique, en particulier les deux provinces du Haut et du Bas-Canada (l'Ontario et le Québec d'aujourd'hui). Les deux colonies

comptaient dix fois moins d'habitants que les États-Unis, mais elles étaient défendues par des troupes régulières de l'armée britannique qui avaient à leur tête des généraux d'expérience. Ces «professionnels» de l'art militaire sont parvenus, avec l'appui d'une modeste marine qui régnait sur les Grands Lacs, à repousser deux invasions caractérisées par leur dilettentisme, que les Américains lancèrent contre le Haut-Canada en 1812.

Les échecs de 1812 poussèrent les États-Unis à réagir. Ils remplacèrent le secrétaire à la Guerre, William Eustis, par John Armstrong, vétéran de l'armée révolutionnaire de Washington et stratège amateur. Plus dynamique que son prédécesseur, Armstrong réorganisa le département de la Guerre, nomma une foule de nouveaux généraux et leva d'autres unités régulières avant de se consacrer à des plans pour l'année 1813. Il décida que la campagne du printemps devait avoir pour objectif Kingston. Les opérations contre ce point névralgique seraient secondées par la flotte que le commodore Isaac Chauncey, de la US Navy, avait fait construire pendant l'hiver à Sackets Harbor (New York), situé en face de Kingston sur le lac Ontario. Si Kingston tombait, pensait Armstrong, la supériorité navale des Britanniques dans les Grands Lacs serait anéantie et le Haut-Canada serait isolé et tomberait comme un fruit mûr. Il suffirait alors de lancer deux armées contre Montréal, l'une arrivant par le Saint-Laurent et l'autre par voie de terre à partir du lac Champlain. Après avoir fait leur jonction devant Montréal, les deux armées prendraient la ville et se prépareraient pour d'autres opérations – possiblement en 1814 – contre Québec, capitale de l'Amérique du Nord britannique.

La stratégie était judicieuse et, sur les ordres d'Armstrong, le commandant en chef des Américains sur la frontière nord, le major général Henry Dearborn, concentra ses effectifs à Sackets Harbor en avril 1813. Puis les choses commencèrent à mal tourner. Dearborn se laissa convaincre par Chauncey que Kingston était trop bien fortifiée et proposa qu'on attaque plutôt la ville de York (aujourd'hui Toronto), capitale du Haut-Canada, pour ensuite s'emparer de la région du Niagara. Fait quelque peu surprenant, Armstrong approuva ce changement. Le 27 avril donc, les navires de Chauncey débarquèrent les troupes de Dearborn à York; celle-ci, au bout de quelques heures, tomba aux mains des Américains. Cette victoire fut suivie un mois plus tard par la capture du fort George, du côté canadien de la rivière Niagara, de sorte que tout portait à croire que le Haut-Canada allait devenir territoire américain. Mais les succès de Dearborn furent suivis par les défaites subies à Stoney Creek, le 6 juin, puis à Beaver Dams, le 24 juin 1813. Renonçant à continuer sa poussée, il ramena son armée au fort George où, curieusement, il fut assiégé par une force britannique inférieure en nombre. Le mois suivant, Dearborn fut relevé de son poste de commandant par Madison, sous prétexte qu'il était trop malade pour faire campagne.

Son remplaçant, le major-général James Wilkinson, 56 ans, était l'un des officiers les plus controversés de l'armée américaine. Natif du Maryland, Wilkinson avait abandonné ses études de médecine pour devenir officier dans l'armée de Washington, où il avait eu de bons états de service, devenant brigadier-général dès l'âge de 20 ans. Après la Guerre d'Indépendance, Wilkinson s'était adonné à la spéculation foncière dans la région du Mississippi, avant de retourner

---

à la carrière militaire en 1791. Cinq ans plus tard, il était devenu l'officier supérieur de l'armée. Il était aussi un agent à la solde du gouvernement espagnol et fut traduit maintes fois en cour martiale pour des spéculations foncières en Louisiane de même que pour des questions d'inaptitude au commandement. Personnage rusé et sans scrupule, mais jamais abattu, Wilkinson avait resurgi indemne de ses démêlés judiciaires pour reprendre son poste dans l'armée. Au début de la guerre, il commandait les troupes du territoire de la Louisiane.

Le secrétaire à la Guerre, John Armstrong, n'était pas sans jugement. Il n'avait pas l'intention de confier la grande armée américaine de campagne à un officier aussi peu recommandable. Il décida de muter Wilkinson au nord, à la fois semble-t-il pour prêter main-forte à Dearborn, dont l'état de santé était chancelant, et pour remettre le commandement du territoire de la Louisiane en des mains plus sûres que celles de Wilkinson. Malheureusement pour le secrétaire à la Guerre, bien que son ordre de mutation ait été daté du 10 mars, Wilkinson obtempéra à la vitesse de la tortue pour n'arriver finalement à Washington que le 31 juillet. Or, à cette date, Dearborn avait été démis de son poste, si bien que Wilkinson fut amené par défaut à lui succéder à la tête des armées du Nord.

À Washington, le secrétaire à la Guerre discuta de plans de conquête du Canada avec Wilkinson. Armstrong insistait pour que la prochaine opération d'envergure ait pour objectif Kingston, puis Montréal. Wilkinson pour sa part s'imaginait que la guerre du Niagara allait se poursuivre, et c'est uniquement après qu'Armstrong lui en eut donné l'ordre formel, le 8 août, qu'il accepta de lancer une attaque sur Kingston. L'ordre du secrétaire comportait cependant une faille désastreuse : il laissait à Wilkinson le choix de l'itinéraire à suivre pour atteindre la base britannique, y compris la possibilité de passer par Montréal.

Comme si cela ne suffisait pas, c'est Wilkinson qui avait pour mission de coordonner le mouvement de ses troupes avec celles du major-général Wade Hampton, récemment désigné pour commander la division rassemblée à Plattsburg, sur le lac Champlain. Les deux hommes se détestaient, et Hampton n'accepta le commandement qu'après entente expresse à l'effet que ses instructions lui viendraient directement d'Armstrong et non de Wilkinson, pourtant son supérieur officiel, et que ce dernier ne lui donnerait d'ordres qu'advenant un mouvement combiné de leurs deux armées. La mésentente ne tarda pas à éclater entre les deux officiers lorsque Wilkinson, poursuivant sa lente progression vers le nord, donna des ordres péremptaires à Hampton, ce à quoi cet officier ombrageux réagit en menaçant de donner sa démission. Armstrong dut déployer des trésors de diplomatie pour panser les blessures d'amour-propre de Hampton, en lui redonnant entre autres l'assurance qu'il relevait uniquement du secrétaire à la Guerre.

Wilkinson ne parvint à Sackett Harbor que le 20 août, soit presque six mois après avoir reçu l'ordre de partir pour le nord. Il convoqua aussitôt un conseil des officiers supérieurs, composé notamment de son commandant adjoint, le major-général Morgan Lewis, âgé de 59 ans et beau-frère d'Armstrong, et du commodore Chauncey. Comme au printemps de l'année précédente, Chauncey se montra peu empressé d'attaquer Kingston. Les trois chefs se

contentèrent plutôt de concocter un plan hautement fantaisiste : appuyé par l'escadron de Chauncey, Wilkinson ferait «une audacieuse feinte» d'assaut contre Kingston, pour ensuite «descendre le Saint-Laurent» et attaquer Montréal. Si cette ville tombait, se disaient les trois officiers, Kingston serait isolée et il ne serait pas nécessaire de l'attaquer. Aucun des trois, semble-t-il, n'a réalisé que ce plan, qui obligeait Wilkinson à laisser derrière lui sa base de ravitaillement et une position ennemie, à transporter son armée dans de petites embarcations tout en longeant un territoire hostile dans le climat incertain de l'automne canadien et à prendre d'assaut une place qu'on savait bien défendue, était un projet tout à fait irréaliste, pour ne pas dire carrément insensé. Si on peut douter du sérieux de Wilkinson, il reste néanmoins qu'il ordonna que toutes les embarcations nécessaires pour transporter 7 000 hommes avec leur matériel et leur artillerie soient rassemblées à Sackets Harbor pour la mi-septembre. Il se rendit ensuite au fort George pour ordonner à la garnison d'aller à Sackets.

Retardé par la maladie, Wilkinson resta plus d'un mois dans la région de Niagara et ne retourna à Sackets que le 2 octobre. Il y retrouva Armstrong, qui venait de réinstaller tout le personnel du département de la Guerre dans ce petit village du nord de l'État de New York afin de pouvoir coordonner personnellement l'offensive imminente. Wilkinson prévint aussitôt le secrétaire qu'il était trop malade pour commander l'expédition et lui offrit de démissionner en faveur d'un officier plus jeune et plus vigoureux. Armstrong, réconfortant, lui répondit qu'on ne pouvait se passer de ses services car aucun officier n'avait l'expérience requise pour le remplacer.

Ce fut là le seul geste d'ouverture dans ce qui allait être deux semaines de discussion intense sur la campagne à venir, marquées par des rencontres et des nombreuses communications écrites entre les deux hommes. Quand il avait quitté Sackets en août, Wilkinson avait prévu contourner Kingston pour attaquer Montréal. À son retour, il favorisa plutôt une attaque contre Kingston, mais une fois qu'Armstrong eut approuvé ce changement de tactique, Wilkinson revint promptement à sa première idée d'attaquer Montréal. Pendant dix jours Armstrong argumenta en faveur de Kingston, mais le 19 octobre, il finit par opter lui aussi pour un assaut contre Montréal. Pour se protéger, Wilkinson voulait qu'on demande au président Madison d'ordonner lui-même que l'objectif ne soit plus Kingston mais Montréal. Comme Armstrong n'était pas d'accord, le débat entre les deux hommes s'éternisa, ce qui dénote une incroyable inconséquence, chacun à sa manière essayant de se dérober à ses responsabilités. Cela est d'autant plus incroyable que ni l'un ni l'autre ne s'attendait à un assaut victorieux contre Montréal, étant donné la saison tardive. Le 16 octobre, sans informer Wilkinson, Armstrong ordonna que des quartiers d'hiver pour 10 000 hommes soient préparés en territoire canadien au sud de Montréal.

L'indécision presque comique des officiers supérieurs américains eut un seul effet utile — celui de semer la confusion chez leurs homologues britanniques. L'arrivée d'Armstrong et de Wilkinson à la frontière avait été portée à l'attention du lieutenant-général sir George Prevost, commandant en chef des forces de l'Amérique du Nord britannique, ainsi que du major-général Francis de Rottenburg, son commandant subalterne dans le Haut-Canada. Les deux commandants

---

britanniques se trouvaient dans une situation difficile à l'automne 1813 : l'armée qui assiégeait le fort George était minée par la maladie, et l'ouest de la province était envahi par une armée américaine nombreuse qui faisait reculer les troupes plus modestes du major-général Henry Procter. Suite aux demandes répétées de Rottenburg, Prevost lui permit à contrecœur, le 16 septembre, de se retirer du fort George. Le repli venait à peine de commencer lorsque Rottenburg apprit que l'armée américaine stationnée au fort George se préparait à s'embarquer pour Sackets. Persuadé que l'objectif de l'opération était Kingston, Rottenburg transféra à cet endroit 1 500 de ses meilleurs hommes pendant la première semaine d'octobre. Prevost, lui, avait des doutes, ayant reçu des informations contradictoires à l'effet que l'objectif des Américains était Montréal. Il en devint encore davantage persuadé lorsque Wade Hampton entreprit une poussée vers le Haut-Canada à partir de la région du lac Champlain.

Afin de réagir à cette menace, Prevost fit appel à la milice du Bas-Canada et massa toutes les troupes disponibles dans la province pour protéger Montréal. Dirigeant son attention vers le Haut-Canada il émit, le 12 octobre, deux ordres importants à Rottenburg et à sir James Lucas Yeo, commandant naval pour le lac Ontario. Yeo devait diviser son escadron et le poster autour de l'île Wolfe, près de Kingston, de manière à bloquer tout mouvement en aval des Américains sur le Saint-Laurent. Même s'il jugeait risqué de diviser ses troupes, Yeo obtempéra. Rottenburg reçut l'ordre de former un corps d'observateurs chargé de suivre les Américains le long du fleuve «dès l'instant [qu'il] aurait la preuve suffisante que [Montréal était] l'objet des vues hostiles du général Wilkinson». Ce corps, formé des meilleurs hommes disponibles, devait être «mis entre les mains d'un officier actif et intelligent»; Prevost recommanda à cette fin le lieutenant-colonel Joseph Morrison, du 89<sup>th</sup> Foot, dont le talent inspirait une grande confiance au commandant en chef .

Aux yeux de Prevost, la menace immédiate était Hampton. En réponse aux demandes instantes d'Armstrong, ce général était parti de Plattsburg avec 4 200 hommes pour se rendre à la frontière canadienne, près d'Odelltown. Voyant que la sécheresse avait provoqué une pénurie d'eau dans cette région qui menait directement à Montréal, Hampton décida de bifurquer vers l'ouest dans la première semaine d'octobre et de prendre position près de la rivière Châteauguay. Il y passa trois semaines à construire des routes et à faire venir des ravitaillements en attendant que Wilkinson entame son opération. Ce mouvement inquiéta Prevost, car Hampton était alors en mesure de menacer Montréal aussi bien que de couper son fragile lien de communication avec le Haut-Canada. Son inquiétude s'amplifia le 21 octobre lorsque Hampton alla prendre position à 15 kilomètres de Montréal.

Cependant, entre l'armée de Hampton et Montréal, s'interposa une petite troupe d'environ 800 soldats et miliciens canadiens, retranchés sur les deux berges de la rivière Châteauguay, et commandés par un officier canadien remarquable : le lieutenant-colonel Charles de Salaberry. Quand il recommença à descendre la rivière Châteauguay, Hampton se heurta à la position de Salaberry le 26 octobre et fut repoussé dans un combat acharné et bref. Hampton se replia à la



frontière, où il décida d'attendre. Il fut contraint au repli non seulement à cause de sa défaite, mais aussi par l'ordre d'Armstrong d'établir des quartiers d'hiver, ordre qui lui fit soupçonner que le secrétaire n'envisageait pas sérieusement de lancer une offensive contre Montréal.

Le revers de Hampton ne vint pas aux oreilles de Wilkinson ni d'Armstrong à Sackets. Bien que les deux hommes étaient conscients que leur offensive grandiose mais mal orchestrée contre Montréal commençait à se désagréger, ni l'un ni l'autre ne voulait prendre la responsabilité d'annuler l'opération. Le 17 octobre, Wilkinson ordonna aux unités de son armée, tant celles du fort George que celles de Sackets Harbor, de se regrouper sur l'île Grenadier à l'embouchure du Saint-Laurent en vue d'attaquer Montréal. Jusque là, il avait réuni quatre brigades d'infanterie, deux régiments de cavalerie et 24 pièces d'artillerie, soit environ 6 000 hommes. De fortes tempêtes dispersèrent les embarcations sur le lac, et les derniers détachements n'atteignirent le lieu de rendez-vous que le 3 novembre. Wilkinson dut passer plusieurs jours à rassembler les traînants. Le 31 octobre, il ordonna au brigadier-général Jacob Brown de prendre avec lui sa deuxième brigade et quelques artilleurs pour établir une base avancée à French Creek (aujourd'hui Clayton, New York).

## **Deux armées descendent le Saint-Laurent**

Le mouvement de Brown à French Creek fut détecté par un jeune officier dynamique de la Royal Navy, le capitaine William Howe Mulcaster. Celui-ci commandait une flottille de petits bâtiments ancrés dans le chenal nord du Saint-Laurent, entre l'île Wolfe et la rive canadienne. Dans l'après-midi du 1<sup>er</sup> novembre et de nouveau le lendemain, Mulcaster lança deux vigoureuses attaques contre le mouillage de Brown, mais fut déjoué par la vigilance du commandant américain qui avait réussi à mettre en place des batteries défensives et à faire remorquer ses embarcations en amont du ruisseau, hors de portée de l'adversaire. Redoutant une irruption par l'arrière de la flotte de Chauncey, le commandant britannique décida de reprendre sa position dans le chenal nord. C'était la décision à prendre car, le même jour, Chauncey postait son escadron dans le chenal sud, entre l'île Wolfe et le territoire américain, afin de couvrir les mouvements de Wilkinson sur le Saint-Laurent.

Au petit matin du mercredi 3 novembre 1813 débuta l'opération longtemps attendue de Wilkinson. Le spectacle était impressionnant : des milliers d'hommes massés sur plus de 300 bateaux, embarcations et chalands s'élançèrent sur le Saint-Laurent, défilant devant les bâtiments de guerre noirs de Chauncey. Pour faciliter l'identification, le commandant de chaque unité et de chaque brigade arborait un drapeau aux couleurs différentes. L'état-major de Wilkinson avait préparé ce mouvement pendant des jours, et des ordres stricts avaient été donnés pour que l'armada avance par brigades et par régiments. Cependant, comme un officier américain l'écrivit

---

plus tard, «il y avait une différence entre une feuille de papier et une nappe d'eau», si bien qu'au bout de quelques minutes, «tout était pêle-mêle» du fait que les bateaux s'étaient éloignés de leur formation. L'armada présenta bientôt l'aspect d'un défilé désordonné de petites embarcations s'étirant sur des kilomètres le long du rivage américain.

Il fallut presque toute la journée du 3 novembre pour rassembler l'armée à French Creek. Wilkinson dut prendre une autre journée complète pour réorganiser son commandement. Ce n'est donc que le vendredi 5 novembre que l'expédition fluviale put reprendre, les bateaux longeant la rive américaine pour arriver à Morristown (NY) en fin d'après-midi.

Aux yeux vigilants des Britanniques et des Canadiens, il était devenu évident que les Américains ne visaient plus Kingston, mais Montréal. Le premier homme à rapporter la nouvelle fut le lieutenant Duncan Clark, officier de milice stationné à Elliott's Point, situé à 8 kilomètres en amont de Brockville, sur la rive canadienne. Après avoir réquisitionné un cheval, Clark accourut à Brockville pour communiquer cette information au capitaine Richard Fraser dont la troupe de dragons de la milice était stationnée dans ce village. En quelques heures, le lieutenant-colonel Thomas Pearson, commandant britannique à Prescott, recevait la nouvelle, et le lendemain, 6 novembre, Rottenburg (à Kingston) et Prevost (à Montréal) l'apprenaient à leur tour par l'entremise du service de messagerie fourni par les dragons canadiens le long du Saint-Laurent. La confirmation du déplacement des Américains fut indiquée à Kingston par Mulcaster qui, après avoir vu l'armée de Wilkinson descendre le fleuve, retourna par bateau à Kingston dans la fin de la soirée du 5 novembre.

Rottenburg exécuta immédiatement l'ordre de Prevost de détacher un corps d'observateurs chargé de suivre et de harceler l'ennemi. Les deux journées suivantes à Kingston furent très mouvementées : on procéda au rassemblement puis à l'embarquement des troupes et du matériel à bord d'une flottille de goélettes, de canonnières et d'embarcations fluviales. Le commandement de l'élément naval fut confié à Mulcaster, alors que celui de l'élément terrestre, à la suggestion de Prevost, fut confié à Morrison, du 89<sup>th</sup> Foot. Les troupes de Morrison comprenaient neuf petites compagnies de son propre régiment, soit environ 550 hommes et officiers, huit petites compagnies du 49<sup>th</sup> Foot sous les ordres du lieutenant-colonel Thomas Plenderleath, ainsi qu'environ 300 hommes et officiers et un détachement du Royal Artillery commandé par le capitaine H.G. Jackson, doté de deux pièces de campagne de 6 livres. Pour conseiller Morrison, Rottenburg détacha auprès de lui l'un de ses officiers d'état-major, le lieutenant-colonel Thomas Harvey, un vétéran des campagnes de l'Inde et de l'Europe. Il fallut beaucoup de temps pour rassembler les bateaux et le matériel, de sorte que ce n'est que tard dans la soirée du dimanche 7 novembre que Morrison et Mulcaster quittèrent Kingston.

Wilkinson, entre-temps, avait continué à descendre le fleuve et débarqué tout juste en amont d'Ogdensburg pendant la soirée du 6 novembre. Entre Ogdensburg et le village canadien de Prescott, situé en face, le fleuve était dominé par les canons britanniques du fort Wellington. Ne sachant trop s'ils devaient affronter ou non cet obstacle, Wilkinson convoqua un conseil de

ses officiers supérieurs, qui décida de contourner le fort la nuit même. Seul un équipage minimal fut laissé à bord des bateaux; tous les autres hommes et les munitions furent débarqués afin de contourner Ogdensburg par voie de terre.

À 22 h, tout était prêt. Guidée par Brown, la flottille américaine se mit à descendre le fleuve, en amont d'Ogdensburg, au bruit discret des rames. La vigilante garnison du fort Wellington ouvrit le feu avec ses gros canons, mais à cause du brouillard tombé sur le fleuve, la plupart des coups manquèrent leur cible. Toutefois, au moment où les bateaux de tête passaient devant Prescott, le brouillard se leva soudainement, et le tir des Britanniques se mit à être plus précis. Un boulet percuta l'un des bateaux, tuant un homme et en blessant deux autres. Prudemment, Brown décida de retarder la tentative jusqu'à ce que la pleine lune ne soit plus visible. La flottille put donc, à la faveur de la nuit noire, descendre le fleuve en toute sécurité pour débarquer au rendez-vous convenu sur la rive américaine, à quelques kilomètres en aval du fort Wellington. On était au milieu de la matinée du 7 novembre.

Ce jour-là, Wilkinson aurait voulu partir tôt, mais il en fut empêché parce qu'il dut demander à un régiment de retourner à Ogdensburg pour libérer deux navires réfugiés à cet endroit. C'est donc seulement au milieu de l'après-midi que la flottille put se remettre à descendre le fleuve. Le commandant américain n'était pas pour autant au bout de ses peines. La veille, un messenger lui avait appris la défaite de Hampton à Châteauguay, deux semaines plus tôt. Déterminé à tenir le coup, Wilkinson ordonna à Hampton de conduire son armée dans la région de Saint-Régis, en face de Cornwall, pour attendre l'arrivée du gros des troupes. Il pressa également Hampton de réunir des provisions à cet endroit, pour remplacer les rations que les bateaux de l'armada avaient perdues ou n'avaient pu conserver.

Dans l'après-midi du 7 novembre, la flottille américaine parcourut une bonne distance, mais lorsque les bateaux de tête s'approchèrent de la pointe Iroquois, située du côté canadien à 7 ou 8 kilomètres en aval du rétrécissement du fleuve, ils essuyèrent le feu d'un groupe de miliciens canadiens commandés par le capitaine John Munro. Le commandant américain, le colonel Alexander Macomb, qui avait été dépêché avec des troupes composées de son propre 3<sup>rd</sup> Artillery Regiment et de l'«élite» de l'armée, débarqua plus bas que la pointe puis rebroussa chemin pour s'interposer devant l'armée de Munro. Cependant, les Canadiens lui échappèrent en se repliant dans les bois. Macomb et l'avant-garde américaine campèrent sur le rivage canadien, tandis que le gros de l'armée passa la nuit de l'autre côté du fleuve.

Pendant ce temps, Morrison avançait avec plus de lenteur, car les gros navires de Mulcaster devaient se frayer un chemin avec prudence dans les passages étroits et peu profonds du Saint-Laurent. Il n'atteignit Prescott que tard dans la soirée du 8 novembre, uniquement pour apprendre que Wilkinson avait franchi avec succès l'obstacle que représentait le fort Wellington. Comme le gros des troupes américaines avaient dépassé le fort Wellington et que celui-ci ne risquait plus d'être attaqué, Pearson pouvait rejoindre Morrison avec un détachement de la garnison du fort, composé de deux petites compagnies du 49<sup>th</sup> (70 hommes seulement), trois

---

compagnies des Voltigeurs canadiens (environ 150 hommes et officiers), sous la conduite du major Frederick G. Heriot, et une compagnie des Canadian Fencibles (environ 50 hommes). Les unités de la milice fournirent une douzaine de cavaliers provenant des dragons de Fraser ainsi qu'un détachement d'artillerie équipé d'une pièce de campagne de 6 livres. Enfin, le lieutenant Charles Anderson du département des Indiens s'amena avec 30 guerriers mohawks et mississaugas. Morrison possédait maintenant un effectif de quelque 1 200 hommes, dont le quart étaient Canadiens, et pouvait compter sur trois canons de campagne.

Le 8 novembre, l'armada de Wilkinson fut en mesure, enfin, de repartir tôt sur le fleuve. Elle ne subit aucun tir de harcèlement car, la veille, Macomb avait nettoiyé la rive canadienne jusqu'à Matilda. Vers midi, les bateaux de tête avaient atteint, sur la rive américaine, une position située à 30 kilomètres en aval d'Ogdensburg. L'infanterie débarqua en sol canadien; le reste de la journée et la majeure partie de la soirée se passa à faire traverser, à partir du côté américain, la cavalerie ainsi que les chevaux de l'artillerie, qui avaient été amenés par voie de terre depuis Sackets Harbor.

Le soir précédent, Wilkinson avait su d'un espion qu'une force britannique, constituée apparemment de deux canonnières et de 23 bateaux plus petits, suivaient l'expédition américaine. Le 8 novembre, il apprit que cette force, qui transportait entre 1 000 et 1 500 hommes, avait débarqué à Prescott. Wilkinson convoqua un conseil de ses officiers supérieurs et, après les avoir informés qu'il avait ordonné à Hampton de le rejoindre avec sa division à Saint-Régis, il leur annonça le nombre approximatif des troupes ennemies, tant en aval qu'en amont, et leur demanda s'il fallait poursuivre ou non l'opération. L'avis fut unanime : il fallait continuer. Wilkinson émit alors des ordres pour le lendemain : Brown prendrait sa brigade et les troupes d'élite de Macomb pour nettoyer la rive canadienne jusqu'aux rapides du Long-Sault, alors que le reste de l'armée avancerait par bateau.

Tôt dans la matinée du 9 novembre, pendant que Brown se préparait à partir tambour battant, le détachement d'arrière-garde fut attaqué. Brown reçut l'ordre de déloger les tirailleurs ennemis, ce qu'il fit en perdant un seul soldat, mais sa marche fut retardée jusqu'à 10 h. Le reste de l'armée l'attendit et ne reprit la descente du fleuve qu'au milieu de l'après-midi. Plusieurs fois au cours du trajet, la flottille dut s'arrêter pour éviter de dépasser les troupes de Brown, qui étaient incapables de rester à la hauteur des bateaux. Vers 17 heures, la flottille rejoignit Brown non loin de la ferme de John Crysler, dans le canton de Williamsburg, et les troupes débarquèrent pour la nuit.

Morrison et Mulcaster avaient décidé entre-temps qu'il fallait laisser à Prescott les deux plus gros bâtiments de la flottille, les goélettes *Sydney Smith* et *Beresford*, parce que leur piètre manoeuvrabilité retardait l'expédition. Leurs occupants furent transférés à bord d'une flottille de petits bateaux qui se mirent en route sur le Saint-Laurent de bonne heure le lendemain, 9 novembre. Le soir, Morrison avait atteint la pointe Iroquois et campa exactement au même endroit que les Américains la veille. On envoya un groupe de reconnaissance à la recherche de

l'ennemi, lequel ne se trouvait qu'à quelques kilomètres de distance. Des coups de feu furent échangés avec les sentinelles américaines.

### **La proie est en vue**

Le matin du mercredi 10 novembre, Wilkinson ordonna à Brown de poursuivre son avance avec les mêmes ressources que la veille, moins deux pièces de campagne et le 2<sup>nd</sup> Regiment of Light Dragoons, désormais confiés au brigadier-général John Boyd. Cet officier, avec tous les hommes bien portants de l'armée, exception faite des équipages des bateaux, reçut l'ordre de suivre Brown par voie de terre. Si l'ennemi «qui s'accroch[ait] derrière» décidait d'attaquer, Boyd avait pour mission «de faire demi-tour et de le vaincre».

Brown se mit en marche tôt le matin, mais Boyd ne le fit que deux heures plus tard. La flottille avançait au même rythme que les colonnes sur le rivage, mais Boyd avait à peine franchi deux kilomètres et demi qu'on rapporta que des canonnières britanniques étaient en vue à l'arrière. La troupe fit halte sous une pluie battante, pendant que les officiers discutaient de la prochaine manœuvre.

Leur discussion fut interrompue par des bruits de tirs en provenance de l'est, qui indiquaient que Brown était entré en contact avec l'ennemi devant. À ce moment Wilkinson, se disant malade, remit le commandement à Lewis. Toutefois, ce n'est pas avant le milieu de l'après-midi que Lewis accosta et ordonna que deux canons de 18 livres soient débarqués et mis en position de manière à défendre la flottille contre les vaisseaux ennemis. Au moment même où il touchait la rive, le capitaine Joseph Selden, dont la compagnie du 2<sup>nd</sup> Light Dragoons formait l'arrière-garde américaine, arriva en toute hâte pour annoncer qu'une force ennemie composée de 1 500 hommes s'approchait rapidement.

Cette force, évidemment, était le «corps d'observateurs» de Morrison. Pendant que Harvey prenait le commandement des troupes, Morrison et Mulcaster traversèrent le fleuve à bord d'une canonnière pour se rendre au hameau de Waddington (New York), afin d'y récupérer les ravitaillements que des miliciens de cet endroit avaient dérobé à un convoi naval britannique quelques jours auparavant. Pendant cette opération, Harvey avançait sur le chemin du Roi, parallèlement au fleuve. Le fermier canadien John Parlow et son fils de 11 ans observaient les soldats défiler, lorsqu'un officier s'approcha et demanda depuis combien de temps les Américains étaient passés. Parlow lui donna le renseignement voulu puis ajouta : «Vous feriez mieux de ne pas les suivre, ils sont dix fois plus nombreux que vous.» Il se fit répondre aussitôt : «Laisse donc faire, on t'a pas demandé ton opinion.» Vers la fin de l'après-midi, la modeste force britannique était parvenue à proximité des arrière-gardes de Wilkinson. Voyant la cavalerie américaine avancer, Morrison, qui avait rejoint ses troupes, les déploya en vue de la bataille.

Lorsque Boyd et Lewis allèrent à cheval faire la reconnaissance des troupes britanniques qui menaçaient leur arrière, ils les trouvèrent rassemblées sur une ligne entre le fleuve sur leur droite et le bois sur leur gauche, et appuyées par deux pièces de campagne. Indisposé, Lewis céda

---

le commandement au colonel John Walbach, adjudant général de l'armée, et retourna à son navire. Walbach et Boyd décidèrent de contourner le flanc gauche des Britanniques avec les dragons légers, mais devant l'échec de cette manoeuvre, dépêchèrent une brigade de fantassins puis les deux brigades restantes. Finalement, après des échanges de coups de feu à longue portée, qui causèrent quelques pertes, on commanda aux soldats de regagner la flottille pour la nuit.

Les troupes américaines engagées dans ces manoeuvres connurent un après-midi exaspérant et interminable. Sans trop savoir pourquoi, elles furent contraintes de traverser des champs trempés et boueux sous une pluie torrentielle et, par-dessus le marché, sous le tir de l'artillerie britannique. «On nous faisait marcher tantôt ici, tantôt là, rappelle le major William Cumming du 16<sup>th</sup> Infantry, sans aucun système ni aucun dessein apparent, sinon de voir si l'armée aimait le tir des canons aussi peu que certains généraux.» Selon le major Charles Gardner du 25<sup>th</sup> Infantry, toute l'affaire ne servit qu'à «la gratification de l'ennemi». La seule consolation de cette triste journée du 10 novembre fut de voir les deux canons de 18 livres repousser les canonnières britanniques. À la tombée du jour, les troupes américaines retournèrent à leur flottille qui était ancrée dans la baie de Cook's, à quelque deux kilomètres et demi en aval.

Morrison était heureux que les Américains n'aient pas poursuivi leur attaque, car le terrain qu'il occupait le 10 novembre n'était pas idéal. Comme l'écrit son aide-de-camp canadien, le lieutenant de milice Christopher Hagerman, même si l'artillerie était parvenue à «malmené l'ennemi, nous n'avons pas choisi alors d'entrer en contact avec lui (notre position étant mauvaise), et [Morrison] décida de ne pas mettre trop d'ardeur dans la poursuite». Pendant que les Américains retraits, Morrison avançait sous la pluie pour occuper la ferme de John Crysler, établissant son quartier général dans l'imposante maison familiale, située tout juste à 3 kilomètres à l'ouest de quartier général américain, la taverne de Cook's.

Ce soir-là, Morrison tint une rencontre avec ses officiers dans la maison de Crysler. Le commandant britannique de 30 ans, qui n'avait jamais pris part à un combat important, avait des questions pressantes à débattre. Un messager des dragons venait de lui remettre, de la part de Rottenburg, l'ordre d'abandonner la poursuite et de retourner à Kingston. Il décida de désobéir à son supérieur, car les instructions que Prevost avaient données le 12 octobre étaient formelles : il ne fallait rien de moins qu'une défaite totale des envahisseurs américains, alors que jusque là les deux armées n'avaient fait que s'effleurer. Un message à cet effet fut envoyé tant à Rottenburg qu'à Prevost. Morrison recherchait deux choses : «un beau champ de bataille et un beau combat». Le repli de Boyd lui obtint le premier, sa petite armée et lui étaient prêts pour le second.

Le soir venu, dans le camp, les soldats américains reçurent l'ordre de rester en formation et de dormir avec leurs armes. On enjoignit aux officiers de veiller à ce que les «armes de leurs hommes soient prêtes pour le combat». La nuit fut épouvantable, marquée par «le froid, la pluie et la neige fondante», écrivit le tambour Jarvis Hanks du 11<sup>th</sup> Infantry. Essayant de rester au chaud, le garçon de treize ans se tenait le plus près possible d'un feu attisé avec des piquets de

clôtures pris dans les fermes voisines; il découvra le matin que sa «casquette et ses chaussures étaient tellement brûlées qu'elles étaient presque inutilisables».

Boyd attendit pendant toute la soirée des ordres pour le lendemain, mais voyant qu'il n'en recevait pas, il se fit reconduire à bord du bateau de Wilkinson. Le commandant américain, se prétendant encore une fois malade, le renvoya à Lewis qui lui demanda de défendre la position et la flottille jusqu'au matin. Boyd retourna sur le rivage sous la pluie. Lui et le reste de l'armée dormirent mal cette nuit-là, essayant tant bien que mal de se tenir au chaud et au sec.

### **11 novembre 1813 : marche à l'ennemi**

À l'aube du 11 novembre 1813, Morrison posta ses troupes à l'ouest de la maison de Crysler. À partir des bâtiments de la ferme, des champs encore couverts d'une belle récolte de blé s'étendaient sur 400 mètres jusqu'à un petit boisé séparant les deux armées. À partir de la berge du fleuve, haute d'environ 8 mètres à cet endroit, ces champs s'étiraient vers le nord sur 800 mètres, jusqu'à une forêt marécageuse jonchée d'arbres morts et pratiquement infranchissable pour une armée rangée. Cela assurait la protection du flanc gauche de Morrison; le flanc droit se trouvait du côté du fleuve, alors que le centre occupait un champ traversé par trois gros ravins. Si jamais les Américains s'avançaient contre la position britannique principale, en bordure de la route Nine-Mile reliant le bois au chemin du Roi au nord, ils seraient obligatoirement retardés par ces ravins, et dès qu'ils en sortiraient, s'exposeraient au tir des artilleurs de Jackson. L'emplacement était donc idéal pour se défendre contre un ennemi supérieur en nombre.

Tout comme leurs adversaires, les Britanniques et les Canadiens avaient passé une nuit pénible, privés de tentes et entassés autour de feux pour se réchauffer. Vers l'aube, la pluie cessa graduellement et les hommes se levèrent tôt pour chercher de quoi manger. À 8 heures environ, une alerte eut lieu lorsqu'une patrouille américaine qui passait dans le boisé séparant les deux armées tomba sur l'un des détachements avancés des Britanniques et tira une salve. Le cavalier John Loucks, de la troupe de Fraser, était de faction à cet endroit. Apercevant les sabots de son cheval éclaboussés de boue par les balles ennemies, il retourna au galop vers la position britannique principale en annonçant que les Américains attaquaient en masse. Le jeune officier s'arrêta net devant un officier de la régulière, qui lui fit gentiment des remontrances. Il lui expliqua que même s'il «avait raison de se replier», cela n'était pas «convenable de se sauver à cheval aussi vite à la face de l'ennemi».

Alerté, Morrison déploya ses troupes en vue du combat. Le lieutenant John Sewell, du 49<sup>th</sup> Foot de Murray Bay (Bas-Canada), se souvient qu'il était en train de faire rôtir un morceau de porc au bout de son épée lorsque son commandant de compagnie, le capitaine Thomas Nairne, un Canadien lui aussi, cria : «Jack, laisse tomber la cuisine, l'ennemi avance!» Avec grand regret sans doute, Sewell dégagea son épée et rejoignit son unité qui, avec les autres, allèrent prendre les positions qui leur avaient été assignées.

---

Exploitant adroitement les atouts défensifs que présentait le terrain, Morrison posta ses troupes légères, les Voltigeurs de Heriot et les guerriers d'Anderson ainsi qu'une poignée de miliciens, dans le boisé situé à l'est. Pearson, un fantassin d'expérience et vétéran de l'armée de Wellington, fut placé dans une position avancée sur le chemin du Roi, à 800 mètres à l'ouest de la maison de ferme et derrière les deux premiers ravins. Il dirigeait deux compagnies du 49<sup>th</sup> et la compagnie de Canadian Fencibles de De Lorimier, et disposait d'un canon de 6 livres. À la gauche et à l'arrière de Pearson étaient postées trois compagnies du 89<sup>th</sup> Foot commandées par le capitaine George Barnes, qui disposait lui aussi d'un canon de 6 livres. Les autres soldats du 49<sup>th</sup> et du 89<sup>th</sup>, avec la troisième pièce de campagne, étaient déployés en colonne à l'est de la route Nine-Mile et avaient mission d'attendre. Comme la matinée était froide et que la pluie risquait de recommencer, les hommes du 49<sup>th</sup> Foot portaient leur capote grise, alors que ceux du 89<sup>th</sup> avaient revêtu leur habituelle tunique rouge.

La fusillade aux piquets cessa et Morrison attendit la suite des événements. Mulcaster, déterminé à venir en aide à son collègue, mit trois de ses canonnières dans la meilleure position de tir possible. Vu la profondeur du fleuve et la vitesse du courant à cet endroit, il dut ancrer les bâtiments à proximité de la rive canadienne, ce qui limitait leur champ de tir. Sa canonnière la plus lourde, la *Nelson*, armée d'un canon de 24 livres et d'une caronade de 32 livres, étaient ancrée au pied de l'île Crysler, une île boisée d'environ 100 acres qui était parallèle à la ferme. Deux bâtiments plus petits, équipé chacun d'un canon de 6 livres, étaient stationnés non loin de la maison de ferme de Crysler, dans un banc de joncs situé un peu en aval. De leurs positions, les équipages pouvaient voir les canonnières ennemies qui avaient jeté l'ancre à la pointe Cook's pour protéger les bateaux non armés de la flottille américaine. Vers 10 heures, les canonnières britanniques commencèrent à tirer de loin sur ces cibles.

Du côté américain, pendant ce temps, les choses allaient mal pour le brigadier-général John Boyd et la réapparition des canonnières britanniques les compliquèrent encore davantage. Pendant trois heures ses hommes et lui reçurent des ordres à la fois de Wilkinson et de Lewis qui, bien que se disant tous deux trop malades pour commander, donnèrent une série d'instructions contradictoires auxquelles Boyd essaya tant bien que mal de se conformer. Tôt ce matin-là, Lewis avait ordonné à Boyd de mettre ses hommes en ligne et de se tenir prêt à marcher dans les pas de Brown le long du fleuve. Les trois brigades d'infanterie postées sur le rivage se mirent donc en rang à 7 heures, et une heure plus tard, sous la bruine, se mirent en marche. Cependant, ils n'avaient pas fait un kilomètre que l'ordre fut contremandé par Wilkinson.

Averti de ce contre-ordre, Lewis fit demander à Wilkinson le motif de sa décision. Celui-ci lui répondit que ni l'armée ni la flottille n'avanceraient avant qu'on ait eu des nouvelles de Brown. Le commandant américain était inquiet des tirs entendus la veille dans la direction de Brown et avait décidé d'attendre jusqu'à ce que la situation soit éclaircie. Dans l'intervalle, il demanda au colonel Daniel Bissell d'amener son 5<sup>th</sup> Infantry par bateau sur l'île Barnhart, située



en aval, où l'on avait signalé la présence d'une troupe de milice. Bissell partit exécuter cette mission tandis que le reste de l'infanterie attendait patiemment sous l'averse.

Les piquets des deux armées échangèrent des coups de feu vers 8 heures, mais l'engagement ne dura que quelques minutes. Deux heures plus tard, les canonnières britanniques firent leur apparition et commencèrent à bombarder de loin la flottille américaine. Presque en même temps, Wilkinson apprit d'un messenger dépêché par Brown que celui-ci avait rencontré une troupe de milice dans l'après-midi précédent, l'avait délogée après un bref combat, et qu'il continuait maintenant sa marche en direction de Cornwall. Rassuré, Wilkinson ordonna que la flottille descende le fleuve et que Boyd la suive sur le rivage. Mais presque aussitôt, ces ordres furent contremandés.

Cette deuxième annulation de la marche embarrassa et contraria les commandants des brigades postées sur la rive. Wilkinson, tout comme Lewis, affirmait à Boyd qu'ils étaient trop mal en point pour commander, et en fait, Boyd ne savait trop lequel des deux dirigeait l'armée. Après une autre attente qui dura une heure, il perdit patience et se rendit à cheval sur le rivage, face aux bateaux de Wilkinson et de Lewis, afin de réclamer des instructions précises. En guise de réponse il reçut, vers midi, un ordre rédigé au crayon : les troupes et la flottille devaient se mettre en route moins de 20 minutes après qu'on ait débarqué quatre pièces de campagne et qu'on ait démonté suffisamment de dragons pour fournir les chevaux nécessaires à leur transport. Si l'ennemi tentait de le harceler par derrière, Boyd avait l'ordre de «faire volte-face et de le vaincre». Avant que le délai de 20 minutes n'expire, deux événements survinrent. D'abord, une pluie torrentielle se mit à tomber, et ensuite, un dragon arriva au galop pour annoncer que 200 soldats britanniques et indiens avaient investi le boisé et menaçaient l'arrière de l'armée.

Cette troupe était celle des Voltigeurs de Heriot et des guerriers d'Anderson, à qui Morrison, déterminé d'agir, avait donné l'ordre d'avancer. Entre midi et 13 heures, la troupe tomba sur un piquet américain près de la ferme de la veuve Fetterly, à mi-chemin entre les deux armées. Plusieurs années plus tard, Agnes Fetterly, qui n'avait que 11 ans au moment de la bataille, se souvint qu'un soldat avait dit à sa mère et à elle de se réfugier dans la cave. La mère et la fille obéirent et quelques minutes plus tard, un guerrier embusqué derrière le four à pain des Fetterly -S dit la légende locale -S tira un coup de feu qui déclencha une fusillade générale.

John Boyd en avait maintenant assez des ordres et des contre-ordres. Pour une raison ou pour une autre, Boyd avait désormais décidé d'obéir au dernier ordre qu'il avait reçu et d'attaquer la troupe britannique qui menaçait son arrière. Il avait sous son commandement trois brigades d'infanterie composées de huit régiments comptant au total 3 000 hommes bien portants, moins environ 600 hommes (probablement une compagnie par régiment), qui avaient été détachés pour occuper et garder les bateaux. Il avait également sous ses ordres le major James Woodford et son escadron du 2<sup>nd</sup> Regiment of Light Dragoons. Deux canons de campagne de 6 livres du lieutenant William Irvine étaient immédiatement disponibles pour le combat, tandis

---

que quatre autres allaient bientôt être débarqués des chalands de l'artillerie. Avec de tels moyens, Boyd estimait qu'il pouvait repousser entre 1 000 et 1 500 soldats ennemis.

Il donna donc ses instructions à ses trois commandants de brigade. Le brigadier-général Robert Swartout devait prendre sa quatrième brigade (les 11<sup>th</sup>, 14<sup>th</sup> et 21<sup>st</sup> Infantry Regiments), traverser le boisé qui séparait les deux armées, «chercher l'ennemi et le vaincre». Le brigadier-général Leonard Covington devait amener sa troisième brigade (les 9<sup>th</sup>, 16<sup>th</sup> et 25<sup>th</sup> Infantry Regiments) à distance d'appui de Swartout. Enfin, le colonel Isaac Cole, qui commandait la propre brigade de Boyd (la première brigade, composée du 12<sup>th</sup> et du 13<sup>th</sup> Infantry), qui était à l'avant de la colonne de marche et qui était la plus éloignée du boisé, reçut l'ordre d'appuyer Swartout. Quant aux dragons légers et à l'artillerie, ils avaient pour mission de soutenir l'infanterie.

### **Le 11 novembre 1813, dans les champs de John Crysler**

Menée par le 21<sup>st</sup> Infantry, la brigade de Swartout s'engagea dans le boisé. Son effectif supérieur eut un effet immédiat sur les tirailleurs de Heriot, qui firent feu et se replièrent dans le ravin situé en bordure des champs. Lorsque la quatrième brigade émergea du boisé à l'ouest, le lieutenant-colonel Eleazar Ripley, commandant du 21<sup>st</sup>, se rendit compte «qu'il y avait une erreur quelque part». Alors qu'on lui avait dit que l'ennemi comptait seulement une poignée de réguliers et de miliciens, il eut la surprise de découvrir «un corps de troupes régulières, qui surgit d'un ravin où il s'était caché» et qui ouvrit le feu sur les premiers rangs de son régiment. Le médecin militaire Amasa Trowbridge, de la même unité, écrit que la brigade nettoya le boisé «après une brève escarmouche» et repoussa l'ennemi «dans un ravin, d'où il continua à diriger un tir précis contre nos colonnes en marche». Ordonnant la charge, Swartout et Ripley attaquèrent les tirailleurs britanniques dans le ravin, qui «retraitèrent en se dispersant dans diverses directions».

Pendant que la première brigade de Cole marchait à la suite de Swartout, la troisième brigade de Covington s'avança dans les bois derrière elle et à sa gauche. Au fur et à mesure qu'elle pénétrait dans les bois, ses rangs serrés devinrent des groupuscules d'hommes poursuivant l'ennemi en fuite. Ils débouchèrent sur les champs labourés situés du côté ouest, dans un désordre complet et uniquement pour se faire accueillir par une fusillade en provenance du ravin. Covington et ses chefs régimentaires avaient du mal à garder la maîtrise de leurs hommes S Gardner, le commandant du 25<sup>th</sup> Infantry, «n'aurait pas imaginé que des hommes soient si difficiles à mettre en rang». Après quelques difficultés, la brigade forma finalement une ligne, avec le 9<sup>th</sup> Infantry à droite, le 25<sup>th</sup> au centre et le 16<sup>th</sup> à gauche. Une fois l'ordre lancé, la ligne avança sur les soldats ennemis embusqués dans le ravin, «d'où ils furent bientôt forcés de se retirer à cause du tir bien dirigé de la brigade», selon le témoignage du colonel Cromwell, du 16<sup>th</sup> Regiment. Toutefois, lorsque les brigades de Swartout et de Covington eurent franchi le

ravin, elles aperçurent «le corps principal de l'ennemi [...] avançant en colonne à l'extrémité ouest du champ de Crysler».

Pour Christopher Hagerman, qui en était à son premier combat, voir surgir des bois les colonnes de soldats en uniforme bleu «fut très impressionnant». Les Américains avancèrent avec fougue **S** «ils foncèrent d'une manière très courageuse», selon un officier britannique. John Harvey fut moins généreux à leur égard : «L'ennemi s'avancait au *pas de charge à la Française*, ironisa-t-il, que le tir bien dirigé de nos pièces de campagne fit rapidement changer en un [pas] plus conforme à la dignité de la nation américaine.» Les canonniers de Mulcaster, qui pouvaient couvrir la ferme de Crysler sur toute sa largeur, se joignit aux canons de 6 livres de Jackson, ce qui causa de lourdes pertes aux troupes américaines. Comme l'affirma un officier : «nous souffrîmes beaucoup de la mitraille et des obus shrapnels que l'ennemi tirait en grande abondance et avec beaucoup d'adresse».

Pendant que Covington parvenait avec grande peine à mettre sa brigade en rang, Swartout et Coles ordonnèrent à leurs troupes de s'enfoncer en colonne dans les bois au nord, dans l'espoir de contourner le flanc gauche des Britanniques. Ils réussirent à refouler les hommes de Heriot et à leur faire quitter la forêt pour aller se réfugier auprès des régiments britanniques réguliers. Regardant dans cette direction, Sewell du 49<sup>th</sup> «observa les Voltigeurs sortir à toute vitesse des bois à gauche de notre ligne, comme des lévriers», puis «l'ennemi déboucher du même bois, menaçant le flanc gauche du 89<sup>th</sup>».

C'était un moment critique, et Morrison réagit avec sang-froid. Il ordonna au major Miller Clifford, commandant du 89<sup>th</sup>, de disposer son régiment sur une ligne perpendiculaire avec le 49<sup>th</sup>, qui formait encore une colonne, et de faire face à l'ennemi qui s'approchait. Lorsque le régiment américain de tête, toujours le 21<sup>st</sup> Infantry de Ripley, sortit du boisé et fut à portée de tir, les soldats du 89<sup>th</sup> ouvrirent le feu avec des salves disciplinées qui fauchèrent le premier rang de l'unité américaine.

Ripley tenta de former un rang pour riposter mais, selon Trowbridge, le feu nourri des Britanniques avait tué ou blessé un si grand nombre d'officiers que le 21<sup>st</sup> Infantry puis toute la brigade de Swartout «tombèrent dans la confusion». Incapables d'affronter un tel tir, les hommes de Ripley, comme l'évoqua leur commandant, «se cachèrent derrière des souches et se mirent à tirer individuellement». L'impétuosité de Boyd devint alors évidente : il s'était rué au combat sans apporter de munitions de réserve. Les soldats de Swartout et de Coles n'avaient que celles qu'ils portaient habituellement sur eux **S** de 30 à 40 coups chacun. Même si les officiers faisaient de leur mieux pour raisonner leurs hommes, ces derniers persistaient «à tirer jusqu'à l'épuisement de leurs munitions, après quoi ils n'avaient d'autre choix que de retraiter». C'en était fait de la menace qui pesait sur le flanc gauche de Morrison.

Pendant ce temps, la troisième brigade de Covington avait franchi le premier ravin et avancé en ligne vers le détachement de Pearson. Ses trois régiments encaissèrent le tir combiné des trois pièces de 6 livres de Jackson et des canonniers de Mulcaster. Covington, qui marchait

---

avec l'unité de son flanc gauche, le 16<sup>th</sup> Infantry de Cromwell Pearce, fut touché. Il eut la force, avant de s'écrouler au sol, d'informer «Pearce qu'il était blessé mortellement et que le commandement lui était cédé». Pearce rassura les hommes de la brigade et, poursuivant l'avance, se rapprocha du détachement de Pearson et des trois compagnies du 89<sup>th</sup> de Barnes, qui se mirent à tirer des salves bien réglées dès que les Américains furent à leur portée. Voyant que la menace venait maintenant de droite et de devant, Morrison fit mettre le 49<sup>th</sup> en ligne et lui donna l'ordre d'avancer, avec le 89<sup>th</sup> disposé en échelon à sa gauche.

Lorsque les deux régiments furent à portée de fusil, ils firent halte et commencèrent à tirer des salves aussi calmement que si c'était «un jour de grandes manoeuvres» ou un exercice, selon un témoignage. Pearce ordonna à ses hommes d'interrompre leur avance et de riposter, mais de l'avis de Morrison le tir américain, bien qu'«intense», était «irrégulier». Les civils blottis dans la sécurité des caves des maisons voisines pouvaient faire la différence entre le tir des deux armées, celui des Américains étant une suite continue de «pop, pop, pop», alors que les volées britanniques survenaient «avec ensemble et à intervalles réguliers comme de terribles roulements de tonnerre».

Les trois régiments américains de Pearce soutinrent pendant quelque temps le feu croisé des canons et des fusils britanniques mais finalement, d'après Gardner du 25<sup>th</sup>, les hommes «dépensèrent les 26 balles» que chacun avait apporté pour le combat et leur tir commença à faiblir. Boyd, qui parcourut semble-t-il tout le champ de bataille sans donner aucun ordre, s'amena pour découvrir pourquoi le tir avait diminué. Pearce et lui décidèrent d'ordonner aux troupes de se replier dans le premier ravin, afin qu'elles puissent se réapprovisionner en munitions. Reculant de manière ordonnée et sans se disperser, la troisième brigade marcha en file vers la droite et se mit à couvert dans le ravin.

La brigade fut rejointe quelques minutes plus tard par les hommes de Swartout et de Coles, qui se conformaient maintenant aux ordres de leurs officiers. On demanda aux dragons d'aller chercher de nouvelles munitions sur les bateaux, ce qu'ils firent sans tarder, de sorte qu'en moins de 20 minutes les trois brigades étaient «prêtes à recommencer la lutte», suivant les mots de Pearce. Ce dernier fut cependant consterné par un «ordre étrange» de Boyd demandant aux fantassins de se replier et de reformer une ligne à l'orée du bois.

Entre-temps le combat fut relancé par l'artillerie américaine qui venait d'entrer en action pendant que les fantassins se repliaient pour se ravitailler en munitions. Son arrivée fut retardée car il fallut atteler en toute hâte des chevaux de la cavalerie aux quatre pièces de 6 livres débarquées de la flottille et faire passer les affûts et les avant-trains lourds sur le sol humide et glissant du grand ravin situé sur la bordure est du champ de bataille. Les deux pièces du lieutenant Armstrong Irvine furent les premières à être mises en position sur le chemin du Roi, et quelques minutes plus tard, les quatre pièces débarquées entrèrent en action dans le centre de la ligne américaine. Sous le commandant du colonel Joseph Swift, ingénieur en chef de l'armée, les

canonniers américains commencèrent à tirer sur la ligne des Britanniques à une distance d'environ 100 mètres, faisant littéralement des brèches dans les rangs.

Pour la troisième fois, la situation était critique. Harvey, réalisant «qu'il serait impossible de [sa] position avancée de résister longtemps à la mitraille des pièces de campagne», suggéra à Morrison que le 49<sup>th</sup> et le 89<sup>th</sup> partent à l'assaut des canons américains. Morrison acquiesça à l'idée et une fois les ordres donnés, les deux régiments avancèrent.

Sewell écrivit 56 ans plus tard qu'il se souvenait clairement de cette lente marche sous un tir d'artillerie intense, sur «un terrain labouré, humide et lourd traversé par deux clôtures en zigzag parallèles que nous avons dû abattre». Les pertes furent lourdes **S** plus de la moitié des hommes et des officiers du 49<sup>th</sup> furent atteints **S** mais les soldats ne bronchèrent pas et continuèrent à s'approcher de l'artillerie américaine.

Privés de l'appui de leurs fantassins, qui s'étaient repliés, les canonniers américains réalisèrent qu'il étaient en péril et commencèrent à remettre en toute hâte leurs canons sur les affûts afin d'effectuer un repli. Au fur et à mesure que la ligne britannique s'approchait, il devenait évident que l'escadron du major James Woodford (du 2<sup>nd</sup> US Light Dragoons), posté derrière les deux pièces d'Irvine, était la seule unité disponible «pour sauver le Canon & l'Honneur de l'Armée». Le colonel John De Barth Walbach, un Européen qui avait servi dans l'armée française et l'armée prussienne, demanda à Woodford si «une charge de cavalerie était faisable». La réponse étant affirmative, Walbach ordonna, dans un fort accent allemand : «*Charge mit de dragoons!*» Aussitôt Woodford entraîna ses 130 cavaliers vers l'ouest sur le chemin du Roi, où l'escadron avança de plus en plus vite jusqu'au moment où il fonça au galop directement sur le flanc droit du 49<sup>th</sup> qui venait en sens inverse.

John Sewell marchait vers sa position derrière sa compagnie lorsqu'il dut monter au front pour prendre la relève de son capitaine mort au combat. De son nouveau point de vue et «non sans une grande anxiété», Sewell observait avec horreur les cavaliers impétueux de Woodford s'approcher de son régiment.

Il n'avait pas à s'inquiéter. Comme s'ils avaient répété la manœuvre, les canonniers britanniques mitraillèrent le front américain, Barnes fit déclencher une fusillade par ses trois compagnies au moment où les Américains galopèrent près de son flanc gauche, et le lieutenant Dixie Ellis, qui commandait la compagnie formant l'aile droite du 49<sup>th</sup>, «effectua une conversion par quatre et fit pleuvoir une volée». Pris dans un violent tir croisé, l'escadron subit de terribles pertes : en l'espace de quelques secondes, 18 hommes et 25 chevaux furent tués ou blessés.

C'en était trop. Les dragons firent demi-tour et retournèrent tous à leurs lignes, sauf Woodford, qui enjamba une clôture de perches et, sous les yeux de Sewell, continua à avancer seul vers le 49<sup>th</sup>, dont quelques soldats «se précipitèrent à l'attaque, baïonnette au canon». Heureusement pour lui, le commandant de la cavalerie américaine vit que son escadron s'était replié complètement, et parvint finalement à le rejoindre. Le sacrifice des dragons n'avait pas été inutile, car une seule pièce américaine, dont les servants et les chevaux avaient été décimés, ne

---

put être ramenée derrière. Les hommes du 49<sup>th</sup>, criant victoire, s'emparèrent du canon en guise de trophée.

Le combat faisait rage depuis presque deux heures. Le vacarme était facilement audible de Cornwall, à 30 kilomètres de distance, où les hommes de Brown rassuraient les habitants : «Maintenant les Britanniques ont eu le dessus!» Plus près de la scène, Wilkinson, à bord de son bateau, «exprimait une grande anxiété et se lamentait sur son infortune de ne pouvoir partager les dangers de cette journée». Quand ses aides-de-camp risquèrent l'opinion que les Britanniques reculaient, le général américain, considérant «le tir trop long et trop intense», ordonna au colonel Timothy Upham de se mettre en marche avec les 600 hommes chargés de la garde des bateaux pour aller prêter main-forte à Boyd.

Upham attendait cet ordre et partit aussitôt, dans le bruit des canons. Lorsque ses hommes débouchèrent de la forêt, ils constatèrent que la bataille était presque terminée. Le capitaine Mordecai Myers du 13<sup>th</sup> Infantry rencontra le lieutenant-colonel Jonas Cutting du 25<sup>th</sup>, qui allait «avec son régiment à la débandade». Il lui cria : «Où allez-vous?» «Mes hommes ne veulent pas tenir!» répondit Cutting. «Mais vous êtes leur chef», répliqua d'un ton cinglant le jeune New-yorkais. Prenant avec lui le reste des troupes d'Upham, Myers les déploya avec sa compagnie sur une ligne, puis ouvrit le feu afin de couvrir une retraite qui était presque une déroute.

Menée par le détachement de Pearson, la ligne britannique avança en poussant «trois hourras» et cerna cette arrière-garde. Les hommes d'Upham, inférieurs en nombre, se replièrent «en bon ordre». Morrison, sachant que la victoire était sienne, s'abstint de pourchasser les Américains jusqu'à leurs bateaux. «Nous avons trop souffert, commenta Hagerman, et ils étaient trop proches de leurs renforts pour que nous les suivions à grande distance avec quoi que ce soit d'autre que nos troupes légères, qui furent très efficaces.» Il était environ 16 h 30, et la bataille avait pris fin.

Naturellement, les hommes de Morrison jubilaient, malgré leurs lourdes pertes. Leur commandant dénombra 22 tués, 148 blessés et 9 disparus, surtout dans deux régiments, le 49<sup>th</sup> et le 89<sup>th</sup>, qui avaient participé à la plupart des échanges de coups de feu. Le total des pertes représentait à peine plus de 10 % des effectifs que Morrison avait amenés sur le terrain. Quant à Wilkinson, il fit état de 102 tués et de 237 blessés, pour un total de 339 pertes, ce qui représentait pour lui aussi environ 10 % des effectifs engagés.

### **Les suites de la bataille**

Le retrait des bateaux ne fut pas sans surprendre beaucoup d'officiers supérieurs américains; ils s'imaginaient qu'une fois que l'infanterie aurait reçu de nouvelles munitions, «l'attaque aurait été renouvelée», selon les mots de Walbach. Ils étaient dégoûtés de la conduite de Boyd et de ses deux supérieurs, Wilkinson et Lewis. Cumming déplora que le «combat ait été mené de notre part sans plan, système ni concertation». «Nous avons combattu comme si nous

agissions par détachements, ajouta Gardner, et aucun général [ne voudra s'en avouer] responsable.» Le lieutenant Reynald Kirby résuma ainsi les sentiments de la troupe : «Nous avons repoussé l'attaque ennemie, mais malgré cela tout [avait] l'apparence d'une défaite. [... N]ous avons laissé nos tués et beaucoup de nos blessés sur le champ de bataille avec une pièce d'artillerie.»

Si le camp américain entretenait encore des doutes sur la réalité de sa défaite, il fut vite détrompé en voyant l'attitude des troupes à leur retour sur les bateaux. Wilkinson envoya un message à Boyd pour lui demander s'il pouvait maintenir l'armée sur le rivage canadien, mais avant même que Boyd puisse lui répondre, au moins la moitié de ses hommes étaient revenus sur leurs bateaux et prenaient le large dans une grande confusion. Ainsi forcé par les événements, Wilkinson donna les ordres nécessaires et la flottille descendit le fleuve. Le lendemain, le 12 novembre, elle rejoignait Brown près de l'île Barnhart.

À cet endroit Wilkinson reçut une lettre de Hampton l'informant qu'au lieu de marcher sur Saint-Régis comme on le lui avait ordonné, le major-général se repliait vers la région du lac Champlain à cause du manque de provisions. Cette nouvelle donna à Wilkinson l'excuse qu'il cherchait. Il convoqua à nouveau un conseil de ses officiers supérieurs, qui décidèrent à l'unanimité de contremander l'attaque contre Montréal. Le lendemain, Wilkinson émit un ordre général informant les troupes de sa décision qui, disait-il, était rendue nécessaire par «la conduite invraisemblable, inattendue et de toute évidence injustifiable du major-général Hampton», et il ordonna à l'armée de se rendre à French Mills (aujourd'hui Fort Covington, New York) pour y établir ses quartiers d'hiver.

La nouvelle apporta sans doute un grand soulagement à ses destinataires. Certains d'entre eux avaient enduré sept semaines de temps maussade, entassés dans de petites embarcations, et en étaient alors venus à l'évidence que leurs officiers supérieurs étaient carrément incompetents. Le lieutenant-colonel James Miller résumait sans doute l'opinion de la grande majorité de ses camarades quand il écrivit à sa femme : «Jamais une armée n'a subi une malédiction et une damnation aussi complètes, avec le misérable assortiment d'ânes stupides que nous avons comme généraux.»

Tous les généraux de l'armée de Wilkinson – à l'exception d'un seul – furent laissés de côté pour les missions subséquentes. L'exception était Jacob Brown, qui fut promu major-général au début de 1814 et se fit remarquer l'été suivant lors de la campagne du Niagara. Wilkinson pour sa part s'accrocha à son poste jusqu'en avril 1814, quand Armstrong lui retira le commandement, après une seconde tentative d'invasion qui tourna mal à la bataille du moulin de Lacolle. Ce vieux réprouvé, plein d'astuce, qualifié d'«imbécile sans scrupule» par le colonel Winfield Scott, un de ses subalternes, se tira indemne d'une autre comparution en cour martiale pour des actions posées en 1813 et 1814. Il finit par être rayé des cadres de l'armée à la fin de la guerre, et mourut pauvre au Mexique en 1825.

---

À l'inverse, Morrison fut salué unanimement pour sa victoire. Après avoir pris une journée pour s'occuper des blessés et pour enterrer les morts, il continua de suivre Wilkinson dans sa descente du Saint-Laurent, mais il était manifeste que les opérations de combat étaient finies. Morrison écrivit à Prevost le 15 novembre que «les mouvements de l'ennemi ont été si rapides [que cela] nous a empêchés de l'engager de nouveau». Le commandant en chef approuva sa décision et, trois jours plus tard, lui demanda de disperser son armée et de retourner les troupes à Cornwall et à Kingston. Prevost ordonna à Morrison de se rendre à Québec, car il voulait que le lieutenant-colonel aille lui-même porter la nouvelle de sa victoire à Londres.

Morrison arriva malheureusement trop tard pour s'embarquer vers l'Europe. À l'été de 1814, il retourna dans le Haut-Canada pour prendre le commandement du 89<sup>th</sup>, et fut grièvement blessé lors de la bataille désespérée de Lundy's Lane. Il ne retourna au service actif qu'en 1821, lorsqu'il assumait le commandement du 44<sup>th</sup> Foot et combattit avec lui pendant la guerre de Birmanie en 1824-1825. Il mourut des suites d'une maladie au cours de son voyage de retour en 1826 et sa dépouille fut jetée à la mer. Joseph Morrison était un officier courageux, compétent et modeste dont la victoire lors de cette «brillante petite opération» de Crysler's Farm mit un terme à la plus sérieuse invasion que le Canada ait subie pendant la guerre de 1812.



### Notes bibliographiques

Les principales sources documentaires britanniques pour la campagne de 1813 figurent dans le fonds 8 I des Archives nationales du Canada, à Ottawa. Les principales sources américaines se trouvent dans les fonds 94, 98, 107 et 153 des National Archives of the United States, à Washington. La présente brochure s'inspire largement de ces sources.

Certains de ces manuscrits ont été publiés dans Ernest A. Cruikshank, *Documentary History of the War of 1812* (9 vol., Welland, 1908), et dans *American State Papers. Class V, Military Affairs*, Vol. I (Washington, 1832). D'autres textes originaux figurent dans John Armstrong, *Notices of the War of 1812* (2 vol., New York, 1840) et James Wilkinson, *Memoirs of My Own Times* (3 vol., Philadelphie, 1816), écrits par les deux principaux officiers américains de la campagne. Les mémoires de Wilkinson, bien que très injurieuses et égocentriques, contiennent de larges extraits de son témoignage en cour martiale en 1815, dans lesquels on retrouve une foule de renseignements utiles sur la campagne de 1813.

Une liste des comptes rendus faits par des témoins oculaires est contenue dans la section pertinente de *Free Trade and Sailors' Rights: A Bibliography of the War of 1812*, de John Fredriksen (Westport, 1985).

Du côté britannique et canadien, le principal ouvrage secondaire demeure celui de Ronald Way, «The Day of Chrysler's Farm», *Canadian Geographic Journal* 62 (juin 1961), 184-217. L'auteur est d'avis que le récit de Way, bien qu'il remonte à plus de 30 ans, n'a pas encore été surpassé et fait autorité en ce qui regarde cette bataille. De même, le meilleur récit de la bataille de Châteauguay reste celui de Victor Suthren, «La bataille de Châteauguay», dans *Lieux historiques canadiens, Cahiers d'archéologie et d'histoire*, n° 11, 1974, p. 91-151.

La biographie classique de James Wilkinson est celle de James R. Jacobs, *The Tarnished Warrior: Major General James Wilkinson*, (New York, 1938). Quant à Joseph Morrison, il a fait l'objet récemment d'un excellent ouvrage écrit par William Patterson, «A Forgotten Hero in a Forgotten War», *Journal of the Society for Army Historical Research*, 68 (printemps 1990), 7-21.

Deux études récentes sur des Canadiens qui ont pris part à cette bataille méritent une mention spéciale. Il s'agit de celles de Paul Fortier, «Fraser's Troup: Incorporated Provincial Dragoons in Upper Canada during the War of 1812», *Campaigns*, 47 (1981) 42-46, et de Robert Henderson, «His Majesty's Canadian Regiment of Fencible Infantry, 1803-1816 (1)», *Military Illustrated Past and Present*, n° 37 (juin 1991), 18-25.

Le lecteur qui s'intéresse aux armes et aux tactiques employées par les deux armées au cours de la guerre de 1812 peut trouver des observations détaillées sur ces sujets dans les deux ouvrages suivants : *The Battle of Lundy's Lane in 1814*, (Baltimore, 1993), et *Red Coats and Gray Jackets: The Battle of Chippawa, 5 July 1814* (Toronto, 1994).

### Remerciements

Pour l'aide qu'elles m'ont accordée dans la rédaction du présent ouvrage, je tiens à offrir mes remerciements aux personnes suivantes : Brereton Greenhous du Service historique (MDN), Tim Dubé et Paul Fortier des Archives nationales (Ottawa), René Chartrand et Robert Henderson de Parcs Canada (Ottawa et Cornwall), Douglas Hendry d'Ottawa, Stuart Sutherland et Bill Gray de Toronto, le professeur John Morris de Garrettsville (Ohio), Patrick Wilder d'Oswego (New York), et le professeur Wes Turner de l'université Brock (St. Catharines).

Je suis reconnaissant à la Commission des parcs Saint-Laurent de m'avoir fourni l'illustration de la page couverture et celle de la page 30. Les autres illustrations sont la gracieuseté du Musée canadien de la guerre (pages 3 et 15), de la *Burgerbibliothek* de Berne (page 4), du Musée des beaux-arts du Canada (page 6), des Archives nationales du Canada (pages 9 et 21), de la Bibliothèque du Congrès (page 12), des Archives publiques de la Nouvelle-Écosse (page 18), de Parcs Canada (page 24), et du Smithsonian Institute (page 36). Enfin, je me dois de remercier à nouveau Bill Constable pour son excellent travail de cartographie (pages 28 et 32), et Jean Pariseau d'avoir révisé le texte français.

Légendes des illustrations

*Le commodore Isaac Chauncey*

*Le major-général James Wilkinson*

*Sir George Prevost*

*Sir James Yeo*

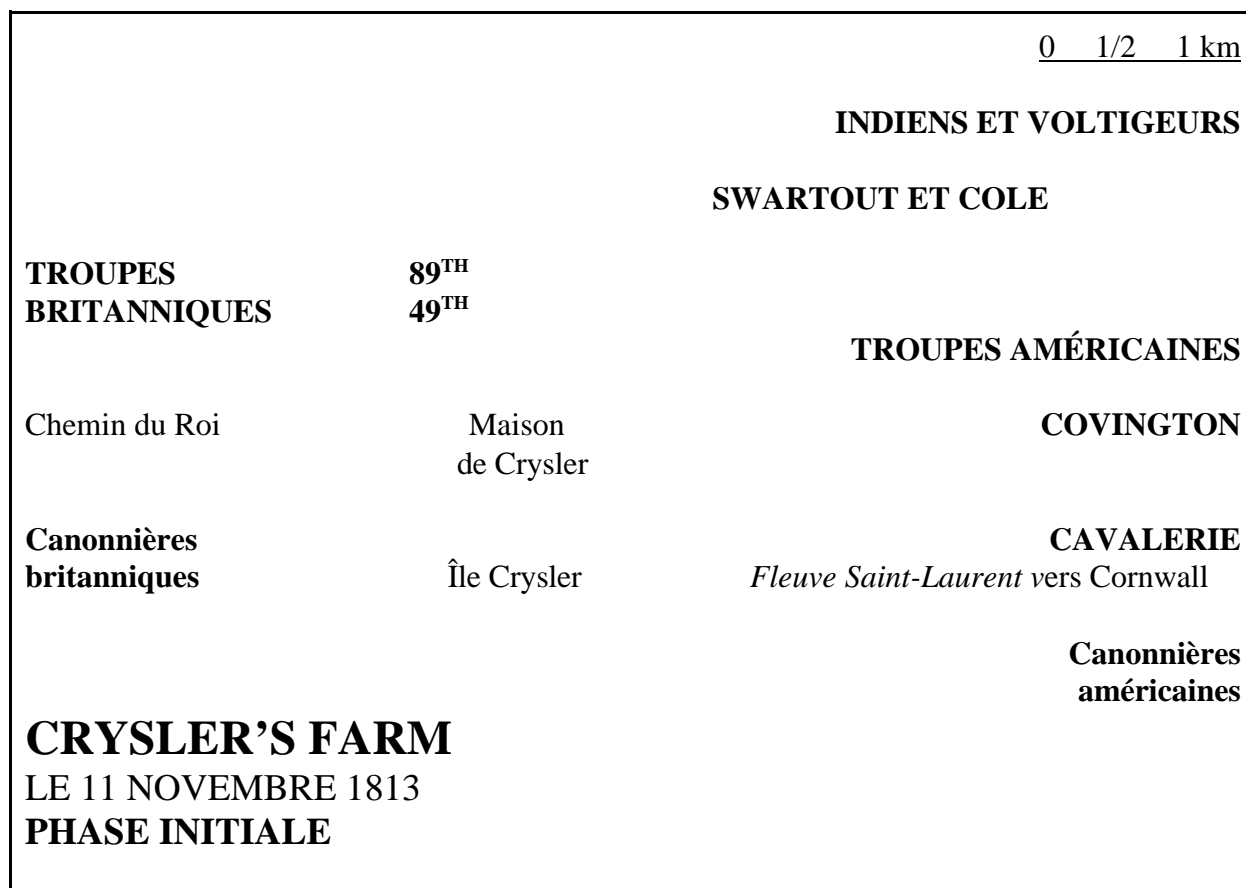
*Le major-général Jacob Brown*

*La flottille de Wilkinson aux Mille-Îles*

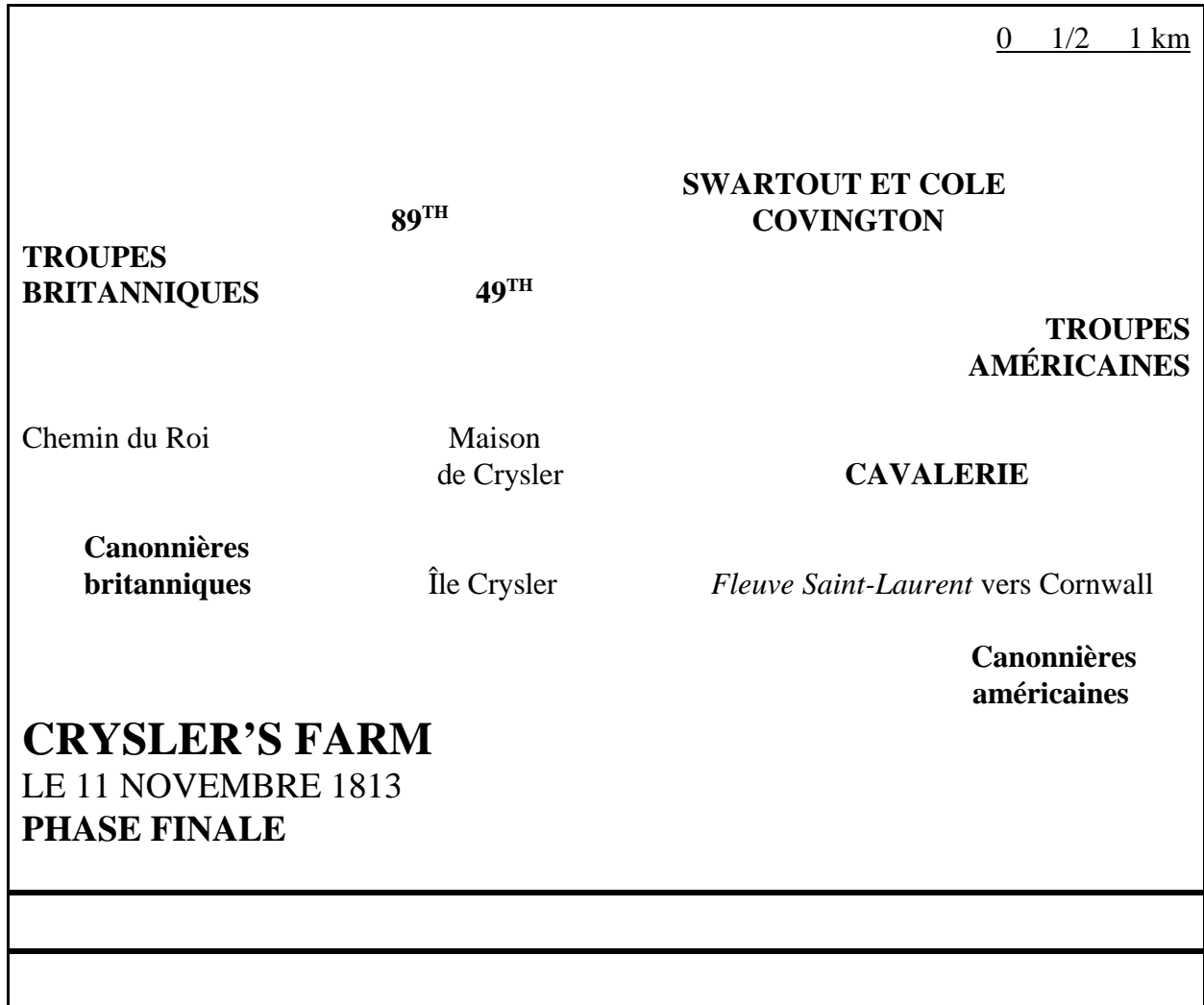
*Le lieutenant-colonel John Harvey*

*Le major-général John F. Boyd*

*Soldat de l'infanterie de ligne américaine (1813)*



*Scène de la bataille de Crysler's Farm, le 11 novembre 1813*



*Le colonel Winfield Scott*

---

## SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

Fred Gaffen, éditeur

1. Tenir bon : la bataille de Châteauguay  
par Victor Suthren
2. Les Canadiens à Paardeberg  
par Desmond Morton
3. La Percée de la Ligne Hindenburg  
par John Swettenham
4. Ortona : Noël  
par Fred Gaffen
5. Le Petit Blitz  
par Hugh A. Halliday
6. Corée 1951 : deux batailles canadiennes  
par James R. Stone et Jacques Castonguay
7. La bataille de Saint-Denis, 1837  
par Elinor Kyte Senior
8. Une bataille de nuit : Stoney Creek, 6 juin 1813  
par G.F.G. Stanley
9. Jusqu'au bout : la bataille de Harts River (1902)  
par Carman Miller
10. Batailles de Ridgeway et de Fort Erie, 1866  
par Herewood Senior
11. La bataille de Moraviantown - 5 octobre 1813  
Par Robert S. Allen
12. La bataille des forts de Chignectou, 1755  
par Bernard Pothier
13. "Une brillante petite opération" : La bataille de Crysler's Farm (1813)  
par Donald E. Graves
14. Déluge et enfer : la bataille de Rhénanie, 1945  
par Bill Rawling
15. La bataille d'Amiens : 8-11 août 1918  
par Brereton Greenhous
16. La bataille pour la côte 70 : 15-25 août 1917  
par Fred Gaffen
17. Le Canada doit être réduit, le siège de Québec, en 1690  
par Kyle McIntyre

Tous les titres de cette série sont disponibles auprès de l'éditeur.

Balmuir Book Publishing Ltd.  
128, av. Manning  
Toronto, Canada, M6J 2K5

---

#### Résumé

Le 11 novembre 1813 s'avéra une journée d'hiver froide et humide dans les champs de la ferme de John Chrysler, sur le bord du St-Laurent ontarien. Pendant la Guerre de 1812-1814 des miliciens Canadiens attachés à un corps de soldats réguliers britanniques firent face à une force d'invasion américaine, de beaucoup supérieure en nombre. La bataille qui suivit fut une contribution importante et la défaite des Américains mit fin à l'invasion la plus sérieuse du Canada au cours de cette guerre qui avait déjà fait rage pendant dix-sept mois.